

COLETTE

La naissance du jour

PRÉFACE DE CHANTAL THOMAS

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Colette a su décliner l'art de vivre sous toutes ses formes. La *Naissance du jour*, roman d'inspiration largement autobiographique, qu'elle publie en 1928, à l'âge de cinquante-cinq ans, confirme cette disposition. Un art de vivre pensé comme une minutieuse attention au quotidien, à sa mise en scène, à l'exploration de ses possibles, de ses meilleures réserves de plaisirs. La *Naissance du jour*, de ce point de vue, est un merveilleux récit de l'*art d'habiter*, de l'art de faire sienne sa maison, comme un prolongement de soi. Colette aura plusieurs maisons, mais il en est une, sa maison du Midi provençal, qui occupe une place décisive. Avec La Treille muscate, où elle réalise après un long trajet la conquête intérieure de la liberté, elle devient seule détentrice de la magie et, tout en saluant la mémoire de sa mère, découvre l'art de faire de chaque naissance du jour une naissance à soi.

Chantal Thomas

Collection dirigée par Lidia Breda

COLETTE
AUX ÉDITIONS RIVAGES

Le fanal bleu
Jour gris, suivi de *Nuit blanche* et *Le dernier feu*

Colette

La naissance du jour

Préface de Chantal Thomas
de l'Académie française

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Rivages sur

editions-rivages.fr

Couverture : © Pierre Bonnard, *La Fenêtre ouverte* (1921)
© The Phillips Collection.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2025
pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-6693-4

PRÉFACE

Casanière vagabonde

> Là où nous sommes est la maison, le temple, le lieu de refuge.
>
> COLETTE, *Trois… Six… Neuf…*

Colette a su décliner l'art de vivre sous toutes ses formes. *La Naissance du jour*, roman d'inspiration largement autobiographique, qu'elle publie en 1928, à l'âge de cinquante-cinq ans, confirme cette disposition à la fois héritée et réfléchie, travaillée, mise en pratique. Un art de vivre pensé comme une minutieuse attention au quotidien, à sa mise en scène, à l'exploration de ses possibles, de ses meilleures réserves de plaisirs. De ce point de vue, ce texte est un merveilleux récit de

l'art d'habiter, de l'art de faire sienne sa maison, comme un prolongement de soi. Maison et jardin étant pris dans un rapport indissociable. Et le jardin lui-même pouvant se cultiver comme une version miniature du paysage environnant, un condensé du bonheur de s'y trouver.

Chaque maison représente une étape essentielle dans la vie de Colette. La première, l'originelle, célébrée sous le titre *La Maison de Claudine* (1922), celle de l'enfance et de l'adolescence, joue un rôle décisif, véritablement initiateur. La maison de Claudine, en fait la maison de Sido, la mère, est un personnage à part entière. Elle nous situe aussitôt dans le vif de l'histoire familiale : « La maison était grande coiffée d'un grenier haut [...]. La façade principale, sur la rue de l'Hospice, était une façade à perron double, noircie, à grandes fenêtres et sans grâce, une maison bourgeoise de vieux village[1]. » La maison est une indication visible du décalage social de la famille Colette, de sa place à part dans le contexte du village de Saint-Sauveur-en-Puisaye puisqu'il s'agit d'une maison bourgeoise et non paysanne, mais cette maison bourgeoise, un brin

1Colette, *La Maison de Claudine*, in *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2021, p. 207.

décatie, ne rattache pas la famille à la bourgeoisie, elle marque seulement son originalité, incarnée par la personnalité de Sido. Relativement isolés, sans racines ancestrales, ils habitent le village en visiteurs. En même temps, par la passion de Sido pour les animaux et les plantes, par son lien quasi chamanique avec le vivant et les forces cosmiques, Gabrielle, « Gabri », petite fille, apprend très tôt à s'inscrire dans un paysage, à s'installer en terrienne dans un lieu, fût-il de passage. Ce double registre fera la force et la singularité de la romancière, le style de son rapport au monde : une liberté curieuse d'horizons neufs, mobile, étrangement inséparable d'un sens de l'ancrage, du goût de la durée, de l'aménagement d'un jardin, parfois réduit à un simple bouquet d'anémones sur une table de fortune.

Dans *Trois… Six… Neuf…*, texte bref et poétique, allusif sur sa vie amoureuse, Colette se dépeint en femme seule, passant d'un quartier à un autre accompagnée de sa bouledogue et de sa chatte, lesquelles ne manquent pas de donner leur avis sur les différents logis, leurs avantages et leurs inconvénients et sur les comportements et humeurs de leur maîtresse. Elle égrène une suite de « souvenirs fermés aux premiers rôles », et, par là, ouverts à de touchants portraits de figures fugitives. *Trois… Six… Neuf…*

se lit comme un passionnant voyage dans Paris et dans le temps, dans le difficile, parfois douloureux, apprentissage de vivre seule. Colette y réussit : elle fait de chaque déménagement une aventure et une phase dans le chemin de l'indépendance. Bouger en est une des clefs. « Partout l'inconnu, le nouveau, l'inaperçu se lèvent sur nos pas, pour peu que nous bougions [...]. Partout est la chaleur, si nous lui tendons nos mains froides, si notre souffle l'attise[1]. » Ce qu'elle a vécu par nécessité, dans le désarroi d'un divorce mettant fin à huit années d'une cohabitation pleine de souffrance, de résignations et d'humiliations, à un mariage miné par le doute et la jalousie, cette torture toujours renouvelée (« On s'habitue à ne pas manger, à souffrir des dents ou de l'estomac, on s'habitue même à l'absence d'un être aimé, on ne prend pas l'habitude de la jalousie[2] »), Colette le renverse en facteur de chances, de rencontres, d'exaltations. Elle apprend non seulement à déménager avec rapidité, légèreté, un savoir-faire de nomade ou de migrateur (« les migrateurs de notre espèce », écrit-elle pour se définir), mais à *aimer* déménager. « Sur les quinze déménagements qu'elle

1*Trois… Six… Neuf…*, in *ibid.*, t. III, p. 393.
2*La Vagabonde*, in *ibid.*, t. I, p. 829.

avouait en baissant les yeux, comme pour la confession d'un penchant coupable, je n'ai été témoin que de quelques-uns. Mais je puis certifier que les jours de déménagement faisaient figure de jours de fête[1] », se rappelle Maurice Goudeket, son dernier compagnon.

Colette a eu, dans le Paris des années 1900, de nombreuses adresses, parmi lesquelles un appartement avec son premier mari, Henry Gauthier-Villars, dit Willy, 28, rue Jacob, entre deux cours, dans le VI^e^ arrondissement, d'où ils déménagent pour le 177 bis, rue de Courcelles ; elle habitera seule dans une maison près des Bois au 44, rue de Villejust, qu'elle devra quitter à regret pour la rue de Torricelli dans le XVII^e^ puis, par son mariage avec Henry de Jouvenel, elle fait l'expérience romanesque, dans le XVI^e^, d'un « chalet suisse ». Séparée, elle reprend ses errances et loue au Palais-Royal un entresol, obscur et insalubre, parfait refuge d'écrivain, qu'elle adore et qui manque de la tuer. Sauvée par un perchoir aérien au septième étage de l'hôtel Claridge sur les Champs-Élysées, elle rejoindra à nouveau et jusqu'à sa mort le Palais Royal, « ce village dans la ville », par un appartement donnant sur le jardin… Colette habita aussi, en fonction d'amours

1*Ibid.*, t. III, p. 364.

changeantes et dans diverses régions de France, plusieurs maisons, dont, achetée par Willy à son intention, la propriété des Monts-Boucons (1900) au nord de Besançon, qui l'enchanta, la villa Rozven (1910) près de Cancale, cadeau de Sophie-Mathilde-Adèle de Morny, dite Missy, et qui lui fournit un rêve aquatique de demeure idéale, puis le château de Castel Novel (1913) en Corrèze, domaine familial d'Henry de Jouvenel, où elle ne s'est jamais plu. Une suite de séjours au gré de mariages et divorces, liaisons et séparations, un vagabondage en apparence sans but, mais animé par la quête, secrète, de découvrir, un jour, un bonheur où elle se reconnaîtrait.

Dans l'ordre de la chronologie, la maison de la Treille muscate, à côté de Saint-Tropez, succède aux habitations précitées, mais elle s'en distingue nettement et brille d'un éclat unique dans le parcours existentiel de Colette. D'abord, elle est la première maison choisie et achetée par Colette. La Treille muscate est *entièrement* sa propriété et l'expression de son goût. Une maison petite, banale, « basse d'étage », qui, aux yeux de Colette, compte moins « que sa terrasse couverte de glycine, par exemple, ou que le bignonier à flammes rouges, ou bien que les vieux mimosas à gros troncs, qui rangés de la grille au seuil, lui

font honneur[1] ». Avec la Treille muscate Colette laisse entrer dans son horizon sensuel et mental, dans les motifs de son inspiration, un Sud jusqu'alors inconnu dont elle doit la révélation au début de sa relation avec Maurice Goudeket. La maison, sa terrasse, son jardin, sa vigne, le grand vent du mistral, le souffle plus doux du sirocco, la respiration continue de la mer est le microcosme d'une Provence à découvrir et la demeure cachée d'un nouvel amour. Elle suscite de la part de sa propriétaire un enthousiasme nourri d'un sentiment de libération, d'une phase inexplorée et à venir d'une entente complice, d'une sérénité hors aliénation, hors blessures de jalousie. Un bonheur sous le signe de la souveraineté, un « royaume exigu » mais sûr. Ce n'est pas dire que La Treille muscate soit fermée aux autres, mais elle est située sous le signe de la gaieté et de la complicité et ne leur permet pas l'intrusion indiscrète, ni les fêlures de la destruction. Colette écrit au présent et dans la délectation les mille soins prodigués au domaine dont elle est reine. Elle savoure les plaisirs de planter, de récolter, de cuisiner… et l'harmonie subtile entre loisir, promenades, bains et travail. Il n'y a plus de maître du logis. Il n'y a plus, comme dans la « maison

1*Prisons et Paradis*, in *ibid.*, t. II, p. 983.

de Claudine », de maîtresse du logis, même si Sido, apparaissait moins aux yeux de l'enfant comme une autorité que comme une fée bienveillante – un être en prise avec les enchantements de la nature, avec la danse des saisons. Pour cette grâce, dispensée également à sa fille, Sido est présente dans *La Naissance du jour* – présente en son absence, au-delà de sa mort, présente par les extraits de ses lettres qui scandent l'avancée du « roman » et s'entrelacent à l'écriture de Colette.

Dans *La Maison de Claudine*, Colette note à propos de la maison natale, espace de Sido, de sa « bonté despotique » et de son génie du lieu : « Maison et jardin vivent encore, je le sais, mais qu'importe si la magie les a quittés[1]. » Avec La Treille muscate, où elle réalise, après un long trajet, la conquête intérieure de la liberté, elle devient seule détentrice de la magie et, tout en saluant la mémoire de sa mère, découvre l'art de faire de chaque naissance du jour une naissance à soi.

Chantal THOMAS

1*La Maison de Claudine*, in *ibid*., t. II, p. 208.

La naissance du jour

« Imaginez-vous, à me lire, que je fais mon portrait ? Patience : c'est seulement mon modèle. »

La Naissance du jour.

I

« Monsieur,

Vous me demandez de venir passer une huitaine de jours chez vous, c'est-à-dire auprès de ma fille que j'adore. Vous qui vivez auprès d'elle, vous savez combien je la vois rarement, combien sa présence m'enchante, et je suis touchée que vous m'invitiez à venir la voir. Pourtant, je n'accepterai pas votre aimable invitation, du moins pas maintenant. Voici pourquoi : mon cactus rose va probablement fleurir. C'est une plante très rare, que l'on m'a donnée, et qui, m'a-t-on dit, ne fleurit sous nos climats que tous les quatre ans. Or, je suis déjà une très vieille femme, et, si je m'absentais pendant que mon cactus rose va fleurir, je suis certaine de ne pas le voir refleurir une autre fois…

Veuillez donc accepter, monsieur, avec mon remerciement sincère, l'expression de mes sentiments distingués et de mon regret. »

Ce billet, signé « Sidonie Colette, née Landoy », fut écrit par ma mère à l'un de mes maris,

le second. L'année d'après, elle mourait, âgée de soixante-dix-sept ans.

Au cours des heures où je me sens inférieure à tout ce qui m'entoure, menacée par ma propre médiocrité, effrayée de découvrir qu'un muscle perd sa vigueur, un désir sa force, une douleur la trempe affilée de son tranchant, je puis pourtant me redresser et me dire : « Je suis la fille de celle qui écrivit cette lettre – cette lettre et tant d'autres, que j'ai gardées. Celle-ci, en dix lignes, m'enseigne qu'à soixante-seize ans elle projetait et entreprenait des voyages, mais que l'éclosion possible, l'attente d'une fleur tropicale suspendait tout et faisait silence même dans son cœur destiné à l'amour. Je suis la fille d'une femme qui, dans un petit pays honteux, avare et resserré, ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux chemineaux et aux servantes enceintes. Je suis la fille d'une femme qui, vingt fois désespérée de manquer d'argent pour autrui, courut sous la neige fouettée de vent crier de porte en porte, chez des riches, qu'un enfant, près d'un âtre indigent, venait de naître sans langes, nu sur de défaillantes mains nues… Puissé-je n'oublier jamais que je suis la fille d'une telle femme qui penchait, tremblante, toutes ses rides éblouies entre les sabres d'un cactus sur une promesse de fleur, une telle femme qui ne cessa elle-même

d'éclore, infatigablement, pendant trois quarts de siècle… »

Maintenant que je me défais peu à peu et que dans le miroir peu à peu je lui ressemble, je doute que, revenant, elle me reconnaisse pour sa fille, malgré la ressemblance de nos traits… À moins qu'elle ne revienne quand le jour point à peine, et qu'elle ne me surprenne debout, aux aguets sur un monde endormi, éveillée, comme elle fut, comme souvent je suis, avant tous…

Avant presque tous, ô ma chaste et sereine revenante ; mais je ne pourrais te montrer ni le tablier bleu chargé de la provende des poules, ni le sécateur, ni le seau de bois… Debout avant presque tous, mais sur un seuil marqué d'un pas nocturne, mais demi-nue dans un manteau palpitant hâtivement endossé, mais les bras tremblants de passion et protégeant – ô honte, ô cachez-moi – une ombre d'homme, si mince…

« Écarte-toi, laisse que je voie, me dirait ma très chère revenante… Ah ! n'est-ce pas mon cactus rose qui me survit, et que tu embrasses ? Qu'il a singulièrement grandi et changé !… Mais, en interrogeant ton visage, ma fille, je le reconnais. Je le reconnais à ta fièvre, à ton attente, au dévouement de tes mains ouvertes, au battement de ton cœur et au cri que tu retiens,